Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 36/1945 (1945)

Artikel: La science moralisatrice
Autor: Baudin, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-113229

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PREMIÈRE PARTIE

La science moralisatrice

L'esprit humain est déplorablement limité. Il ne peut jamais envisager qu'une partie infiniment réduite de la vérité totale. C'est là l'origine de nos éternelles contradictions. Nous brûlons aujourd'hui ce que hier nous avons adoré. Des personnes de même éducation et de même culture soutiennent des thèses opposées. Ainsi, par une curieuse infirmité d'esprit, on reproche à la science de n'avoir pas su empêcher la guerre. Sans doute que les progrès de la technique l'ont rendue plus meurtrière. Mais on ne saurait maudire pas plus l'explosif et l'avion en soi que le chimiste et l'ingénieur qui ont conçu l'un et l'autre. Car la science est une méthode d'appréhension du monde réel seulement. Elle n'est pas une institution, un rouage de l'Etat. Il n'en est pas de même de l'Ecole, de l'Eglise, de la Presse ou de la Politique, qui sont les missionnaires de l'instruction et de la moralité publiques. Alors que le savant n'engage nullement son sentiment intime dans les opérations mentales du laboratoire, ou mieux que son affectivité n'a rien à voir avec la démarche scientifique, l'instituteur, le prédicateur, le journaliste, l'homme politique, entrent activement dans la voie passionnelle de la paix ou de la guerre. Ce sont eux qui créent l'esprit public. Ce sont eux qui affectent le champ au labour ou à la bataille. C'est à leur suite que le métal se polarise et prend la forme d'un soc de charrue ou d'une épée. Dans le drame immense que nous vivons actuellement, la science ne joue pas un rôle primordial ; elle n'est que contingente, puisqu'elle intervient dans un sens ou dans l'autre.

Il y a du reste longtemps que le débat est ouvert pour ou contre la science. Le moyen âge a discuté éperdument des parts respectives que la philosophie et la révélation prennent à l'assurance de notre salut. Francis Bacon rapporte les reproches que son siècle fait à la science : « Elle amollit l'esprit des hommes et les rend inhabiles à l'honneur et à l'exercice des armes. Elle corrompt et pervertit les dispositions des esprits en matière de gouvernement, en les rendant trop curieux et irrésolus par la variété de la lecture, ou trop attachés et pointilleux à l'étroite observation des règles et axiomes ; ou trop étendus et excessifs pour la superflue multitude des exemples ; ou finalement qu'elle divertit les hommes du travail et de l'action. »

Mais déjà au XIIIe siècle, le franciscain Roger Bacon défend la science avec une audace passionnée. Dans la recherche de la vérité, dit-il, la théologie doit être subordonnée à la philosophie qui est la véritable révélation. Il faut absolument se soustraire à la superstition de l'autorité des anciens. Il faut s'adonner d'abord aux mathématiques, puis à la méthode expérimentale. C'est la première fois que l'on rencontre ce mot.

Pour son homonyme Francis Bacon, que nous venons de citer, quatre siècles plus tard, la même thèse est défendue. Il ne faut pas considérer la science comme un luxe, dit-il, alors qu'elle rend la vie plus riche et plus heureuse. Le but de la science est d'enrichir la vie humaine au moyen d'expériences. A l'aide des inventions et des arts mécaniques, les hommes se sont tirés du sein de la barbarie. Mais au-dessus des avantages pratiques, il y a encore la contemplation des choses. La nature nous parle mieux lorsqu'on la connaît mieux.

Lui aussi, comme Pascal, s'élèvera contre l'autorité des anciens et le respect exagéré du passé et de ses penseurs. Car c'est nous, dit-il, qui sommes les anciens, puisque notre expérience est plus longue que la leur

Le XVIIe siècle, celui de Newton, de Galilée, de Leibnitz, de Huyghens, de Descartes, de Pascal, élève si majestueusement l'édifice de la science que l'on ne doute plus de son pouvoir de changer même la nature de l'homme. Cette opinion trouve son couronnement avec la Grande Encyclopédie. Dans la préface que rédigea d'Alembert, les auteurs, dit-il, « se proposent de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre, d'en exposer le système général, afin que les travaux des siècles

passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succéderont, et que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux ».

D'Alembert, et à sa suite les savants et les philosophes du XVIIIe siècle ne doutent pas du pouvoir de la science. Non seulement par ses applications elle peut rendre la vie humaine plus riche et plus heureuse, mais elle rendra l'homme plus vertueux, plus sage, plus apte à comprendre et à pratiquer ses multiples devoirs. Et voici que les philosophes du XVIIIe siècle nous placent au cœur de notre sujet : *une science moralisatrice.*

Mais tôt après Rousseau clame son avertissement tragique et sa haine de la science : — « Regardez cet univers, jetez les yeux sur ce théâtre d'erreurs et de misères qui nous fait, en le contemplant, déplorer le triste destin de l'homme : nous vivons dans le climat et dans le siècle de la philosophie et de la raison. Les lumières de toutes les sciences semblent se réunir à la fois pour éclairer nos yeux et nous guider dans cet obscur labyrinthe de la vie humaine. Les plus beaux génies de tous les âges réunissent leurs leçons pour nous instruire, d'immenses bibliothèques sont ouvertes au public, des multitudes de collèges et d'universités nous offrent dès l'enfance l'expérience et la méditation de quatre mille ans. L'immortalité, la gloire, la richesse, et souvent les honneurs, sont le prix des plus dignes dans l'art d'instruire, d'éclairer les hommes. Tout concourt à perfectionner notre entendement, et à prodiguer à chacun de nous tout ce qui peut former et cultiver la raison. Et sommes-nous devenus meilleurs ou plus sages ? En savons-nous mieux quelle est la route et quel sera le terme de notre courte carrière ? Nous en accordons-nous mieux sur les premiers devoirs et les vrais biens de la vie humaine ? Qu'avons-nous acquis à tout ce vain savoir, sinon des querelles, des haines, de l'incertitude et des doutes ? Chaque secte est la seule qui ait trouvé la vérité ; chaque livre contient exclusivement les préceptes de la sagesse ; chaque auteur est le seul qui nous enseigne ce qui est bien. L'un nous prouve qu'il n'y a point de corps, un autre qu'il n'y a point d'âme, un autre que l'homme est une bête, un autre que Dieu est un miroir. Il n'y a point de maxime si absurde que quelque auteur de réputation n'ait avancée, ni d'axiome si évident qui n'ait été combattu par quelqu'un d'eux. Tout est bien, pourvu qu'on dise autrement que les autres, et l'on trouve toujours des

raisons pour soutenir ce qui est nouveau préférablement à ce qui est vrai. Qu'ils admirent à leur gré la perfection des arts, le nombre et la grandeur de leurs découvertes, l'étendue et la sublimité de l'esprit humain ; les féliciterons-nous de connaître toute la nature hormis eux-mêmes, et d'avoir trouvé tous les arts excepté celui d'être heureux ?

» Nous le sommes ! s'écrient-ils tristement : que de ressources pour le bien-être, quelle foule de commodités inconnues à nos pères, combien nous goûtons de plaisirs qu'ils ignoraient ! — Il est vrai, vous avez la mollesse, mais ils avaient la félicité ; vous êtes raisonneurs, ils étaient raisonnables ; vous êtes polis, ils étaient humains. Tous nos plaisirs sont hors de nous, les leurs étaient en eux-mêmes, et de quel prix sont ces voluptés cruelles qu'achète le petit nombre aux dépens de la multitude ! Le luxe des villes porte dans les campagnes la misère, la faim, le désespoir : si quelques hommes sont plus heureux, le genre humain n'en est que plus à plaindre. En multipliant les commodités de la vie pour quelques-uns, on n'a fait que forcer la plupart des hommes de s'estimer misérables. Quel est ce barbare bonheur qu'on ne sent qu'aux dépens des autres ? Ames sensibles, dites-le-moi : qu'est-ce qu'un bonheur qui s'achète à prix d'argent ? »

A-t-on flagellé jamais avec tant d'éloquence et de violence ce qu'on est convenu d'appeler le progrès humain ? Et que dirait Rousseau aujourd'hui ?

Les applications de la science nous ont apporté le développement gigantesque de l'industrie, les villes immenses, la concentration du capital et sa réplique qui est le prolétariat. Avec la richesse est venue l'augmentation dangereuse de la population, une puissance suffisante pour dominer les peuples moins évolués. Fait plus grave encore, l'abondance des produits, des facilités de toutes sortes, exaspèrent les besoins, créent l'envie, la jalousie, la lutte vers la conquête de plus de richesses encore. La conséquence est là, tragique, c'est la guerre et son immense souffrance, les morts innombrables, le désespoir et le doute.

Essayons pourtant de sortir de cette impasse. Car sur les ruines nous attend la vie frémissante, une jeunesse ardente, l'espoir de demain quand même, à qui il faut aider à construire un monde meilleur que le nôtre. Car on ne saurait lui prêcher les bienfaits de l'ignorance à cette jeunesse, sous prétexte que la

science n'a pas tenu ses promesses. Autant demander au fleuve de remonter à sa source.

Au temps de ses origines, il y a bien des millénaires, l'homme a été appelé à opter entre l'instinct et l'intelligence, entre l'animalité et l'humanité. Il a choisi la voie royale, illuminée de la clarté divine. Et son visage en a été transfiguré. Mais cette clarté, à côté de sa noblesse, lui a révélé ses insuffisances. Trop tard pour revenir en arrière. Seule convient à sa dignité, désormais, la route difficile des sommets.

* * *

Qu'est ce chemin du vrai, du beau et du bien, que nous propose la morale ? Or qu'est-ce que la morale ?

Parmi les données immédiates de la conscience, les penseurs découvrent, à la suite de Kant, *la notion de bien et de mal*. C'est là une constatation que la raison pratique reconnaît sans peine. A côté d'une certaine fatalité qui peut déterminer nos actes, nous sentons la *possibilité de choisir entre ce bien et ce mal*. C'est le sentiment de *notre liberté*. Et, s'appuyant sur cette liberté, ou se réclamant d'elle, *notre volonté* nous fait agir en conformité avec ce que nous estimons le meilleur, selon *notre devoir*. Sans doute que notre conscience du bien et du mal doit être éclairée, sinon notre égoïsme peut l'adultérer. A quoi reconnaît-on que nos actions sont bonnes ? C'est lorsqu'elles trouvent un consentement universel. « Agis toujours, dit Kant, de telle sorte que les maximes de ta conduite puissent être érigées sans contradiction en règles universelles. »

Mais, objecte Bergson, dans sa belle étude sur « Les deux sources de la morale et de la religion », l'impératif catégorique ne s'impose pas à la conscience. Le « il faut parce qu'il faut » ressortit plutôt à l'instinct qu'à l'intelligence. Or rien ne ressemble plus à l'instinct que les habitudes imposées par l'éducation. Donc la première source de la morale provient des habitudes que nous enseigne la société organisée. Au fond de l'obligation morale, il y a l'exigence sociale.

Seulement une telle morale a quelque chose de limité. Elle s'applique à la société restreinte qui l'a imposée. Elle est utilitaire, sert le compatriote par exemple et pour cette raison souvent hait l'étranger. Pour passer à une forme supérieure, il faut

qu'elle s'exalte, s'irradie, s'ouvre à des aspirations qui jaillissent du fond même de l'âme. De tout temps ont surgi des hommes exceptionnels : les sages de la Grèce, les saints du christianisme, les apôtres de la science, ses savants et ses martyrs. Ceux-là n'ont pas besoin d'exhorter. Leur existence est un exemple. Tandis que l'habitude résulte d'une contrainte, d'une poussée, l'exemple des plus grands parmi les hommes exerce un appel, une aspiration. Alors que la première forme de la morale est sociale, la seconde est humaine. La première est acquise, la seconde est innée. La première est contingente, la seconde est ineffable, inexplicable, de nature religieuse. Telle est l'analyse de Bergson.

Pratiquement, si les habitudes acquises par l'éducation s'imposent avec la force de l'instinct, elles s'imposent à la volonté comme les aspirations des sentiments supérieurs. Le « il faut parce qu'il faut » s'applique aux unes comme aux autres. Elles sont égales en force de réalisation. Si elles diffèrent, c'est par leur qualité. Les habitudes sont d'autant plus impérieuses que le clan est plus restreint et plus primitif. Les aspirations de la morale la plus haute sont le privilège des natures les plus libérées et les plus belles.

La morale se propose « d'établir quelle est la meilleure façon d'agir, la meilleure façon de vivre ». On peut la définir « l'étude ou la science du bien ». On dit aussi qu'elle est « la science du devoir ou des devoirs ». Bien que les mœurs varient dans le temps et dans l'espace, tous les hommes acceptent des devoirs ; le respect de la propriété est reconnu par les meilleurs depuis la plus haute antiquité ; la véracité, la pitié, l'idée de justice, la générosité, le respect filial, sont honorés. La morale implique donc certaines qualités universellement reconnues, qui sont le trait d'union entre les races humaines, qui permettent à quelques Blancs d'être compris, respectés et aimés par des tribus prétendues sauvages. C'est ces qualités qui, par delà les dogmes et les rites périssables, sont le fonds commun des diverses religions.

Pour rendre sensible la loi morale aux foules, il a fallu la matérialiser en quelque sorte, lui donner un vêtement, c'est là l'origine probable des dogmes et des rites. Ainsi se dessine le tableau de nos croyances et de nos espérances. Mais par delà les songes et les fabulations, l'esprit discerne la puissance de l'inexprimable, cet impératif qu'est le devoir. On raconte qu'à

l'approche d'îles heureuses, des parfums subtils flottent dans l'air marin, bien avant que les terres sortent des flots. Ainsi la communion immédiate de l'homme avec Dieu n'utilise qu'un seul langage, celui de la loi morale.

Cette nature religieuse de la loi morale apparaît encore mieux dans l'insuffisance de la morale du bon plaisir, quand on surprend dans la conscience le besoin de dépasser l'égoïsme par l'action généreuse, par la connaissance désintéressée, par le goût du sacrifice, par cette certaine sympathie qui est peut-être de l'amour, par quoi on entre en communion avec les choses et les créatures.

« La moralité est notre nature mise en accord avec la nature totale ; elle est le rapport normal de l'individu fini et de l'Univers infini. Et cette harmonie a pour conséquence un mystérieux bonheur. La moralité corrrespond à la façon la plus intelligente, la plus généreuse et, au fond, la plus heureuse de vivre la vie. »

Cette définition que nous lisons dans un manuel de philosophie du baccalauréat, exprime excellemment l'idéal moral que nous pouvons proposer à notre jeunesse. Elle double cette invite à la beauté qu'expose si noblement le livre que nous connaissons tous « les Humanités et la personne ».

On le voit bien ici, la conduite de notre vie n'a pas seulement pour but de faire le bonheur de nos proches, d'accomplir nos devoirs de citoyens, de nous insérer plus exactement dans le cadre du Cosmos par le rayonnement de notre intelligence et de notre cœur, elle doit, par le moyen de ces activités et de ces devoirs, faire notre propre bonheur. Dans son Ethique, Spinoza trace le portrait d'un sage « qui ne se refuse aucun des plaisirs qui ne l'opposent pas aux autres et n'entraînent pas après eux un dégoût. Il apprécie une nourriture agréable et modérée, les bijoux et les parfums, la beauté des plantes, les sports, le théâtre, la musique. Mais quand c'est nécessaire, il sait se contenter de peu. Il ne s'interdit ni le sourire, ni le rire, mais ne se moque jamais méchamment de personne. Il peut se marier, avoir des enfants, qu'il élèvera selon la raison. Il est calme et résigné, modeste, sans orgueil ni humilité excessive, indulgent, tolérant, sans haine, sans mépris, sans jalousie. Il goûte la joie de penser raisonnablement et la joie d'aimer tous les hommes. Il ne les accable pas de discours destinés à leur démontrer leur faiblesse :

il leur suggère de vivre selon la raison, non par crainte, mais par joie. Il aime les méchants, afin de les rendre raisonnables. Il combat joyeusement et sans crainte pour vaincre la haine par l'amour. Il aime Dieu, c'est-à-dire l'ensemble des réalités. Il rapporte à Dieu toute joie. Il goûte ainsi un bonheur continu, auquel ne se mêle aucune tristesse provenant d'événements extérieurs, un bonheur tout intérieur, la béatitude ».

Ainsi parle un des plus grands philosophes de tous les temps. Et on peut accepter le modèle de vie qu'il nous propose, car il n'est pas en apparence un favori de la fortune. Il est tuberculeux, pauvre, obligé de polir des verres de lunettes pour gagner son pain, isolé, méprisé parce que athée et juif. Cela ne l'empêche pas de savourer une vie simple, calme et heureuse.

* * *

La science moralisatrice ? Quelle est sa tâche après ce grand propos liminaire ? Voyez pourtant combien il est nécessaire ! Avec lui se trouve fixé ce point d'importance que la notion de bien et de devoir, que l'essence donc de toute morale est de nature religieuse, antérieure à toute culture dite humaine. Elle est donc antérieure à toute culture scientifique. Si la science peut être moralisatrice ce n'est certainement pas elle qui crée la loi morale. Elle en est bien incapable, tout autant que l'art, ou la théologie, ou la politique.

Son rôle n'en est pas moins immense. Il est d'éveiller et de promouvoir l'activité de l'esprit, au même titre que l'art, d'agrandir et d'éclairer le champ de la conscience, d'actualiser et de renforcer la présence ineffable du divin par le culte du vrai, du beau et du bien, d'analyser et de préciser les innombrables problèmes qu'une vie sociale compliquée pose à l'exercice du devoir.

Placés devant l'arbre de la connaissance du bien et du mal, la science nous invite à goûter de son fruit. Comme le couple originel, hélas ! nous découvrirons que nous sommes nus. Nous mesurerons alors notre misère à la mesure de notre grandeur. Mais si, loin du tumulte sur la place, dans le sentiment de notre faiblesse, notre oreille attentive se penche pensive vers la voix austère du devoir, alors nous est promise la sagesse et avec elle la paix.

* * *

Il y a pourtant quelque chose de fondé dans la résistance que l'on oppose à la science. Et il convient d'abord d'en tenir compte avant d'analyser son rôle moralisateur.

Chacun reconnaît que les applications de la science ont valu à l'humanité des avantages immenses. Elles ont agrandi le champ de notre connaissance de l'univers. Elles ont amélioré les conditions d'existence de couches étendues de la population. Elles ont par l'hygiène prolongé la vie humaine. Mais l'homme peut étendre sa connaissance jusqu'à la limite des étoiles, il peut jouir de tous les biens matériels, il peut voyager autour du monde, il peut devenir octogénaire par les vertus de la médecine, il peut amasser des richesses ; il n'en peut pas moins rester un brutal auquel la loi morale est plus ou moins étrangère. Si la science peut nous enseigner le devoir, ce n'est certainement pas par le canal du confort et du luxe. « A voir à qui Dieu confère la richesse — disait cruellement Bossuet — on peut juger du peu de cas qu'il en fait. »

Il y a de plus dans la science industrielle un très grand danger, celui de monnayer toutes les valeurs, de diriger donc toutes les pensées dans le sens du lucre. Dans un monde totalement industrialisé, il n'y aurait plus de place pour la recherche désintéressée, pour la poésie pure, pour la musique pure, pour une pensée libre. Il n'y aurait plus que de la poésie et de la musique commandées, une philosophie utilitaire, une science dirigée vers les seules applications. Il n'y aurait plus ce jaillissement du grand art ou de la grande science, quand rien ne vient troubler la communion du génie avec le divin.

Renan a bien vu ce danger. « La vertu augmente ou diminue dans l'humanité, dit-il, selon que l'imperceptible aristocratie en qui réside le dépôt de la noblesse humaine trouve ou non une atmosphère pour vivre et se propager. Or on ne peut nier que le grand développement de l'industrie, en prélevant un impôt énorme sur ceux qui ne sont pas industriels, c'est-à-dire sur ceux qu'on eût appelés autrefois les nobles, n'oblige en quelque sorte le monde à prendre son unisson. Une loi fatale de la société moderne tend de plus en plus à forcer chacun d'exploiter le don ou le capital qui lui a été départi, et à rendre impossible

la vie de celui qui ne produit rien d'appréciable en argent. Quelques partisans du système moderne avouent cette conséquence et reconnaissent que l'industrie ne cessera d'être nuisible à certaines classes que quand tous, à leur manière, seront industriels. Qui ne voit que l'effet d'un tel état de choses, s'il était poussé à l'extrême, serait de rendre notre planète inhabitable pour ceux dont le devoir est précisément de ne point sacrifier leur liberté intérieure à un avantage purement matériel. » Plus loin, Renan ajoute, dans un paradoxe criant de vérité : « Ferez-vous du savant un industriel produisant des travaux pour le public ? Mais, dans les choses scientifiques, plus un travail est méritoire, moins il est destiné à avoir des lecteurs. Un homme accompli, Abel, un des plus grands mathématiciens de notre siècle, est mort de misère. Il est donc évident que, pour plusieurs des œuvres les plus excellentes de l'humanité, il y a disproportion infinie entre la valeur du travail et ce qu'il rapporte, ou pour mieux dire, que la valeur du travail est en raison inverse de ce qu'il rapporte. Par conséquent, une société où la vie indépendante devient de plus en plus difficile et où le non-producteur est écrasé par celui qui produit selon la demande du public doit arriver à un grand abaissement de tout ce qui est noble, ou en d'autres termes improductif. »

La chose est donc pour nous bien claire. Dans notre effort vers le vrai, le beau et le bien, l'appui que nous pouvons attendre de la science ne peut être que sous sa forme désintéressée. Pour l'enseignement, pour l'ascension spirituelle de la génération de demain cette conclusion est de grande conséquence.

Que pouvons-nous donc attendre de la science ? A la géométrie et à la discussion algébrique nous demanderons l'appui de leur puissance logique. Aux sciences physiques, nous demanderons, dans le cadre d'un milieu soumis aux lois de l'inertie, l'appui du raisonnement expérimental. Aux sciences biologiques, dans le cadre où les êtres composent avec la matière brute dans une lutte incessante, nous demanderons des paraboles et une compréhension de la condition humaine. Aux savants les meilleurs, à ceux donc qui ont lié à leur génie le plus haut potentiel d'humanité, nous demanderons comment on renonce aux honneurs faciles dans l'attente d'un austère et mystérieux bonheur.

Les sciences appliquées ont leur place dans l'enseignement

professionnel. Nous ne nous ferons pas les thuriféraires des sciences industrielles. Nous ne ferons pas usage de la bibliothèque des merveilles. Nous ne perdrons pas notre sang-froid devant les grands barrages et les alternateurs de 30 000 CV. Nous ne voulons pas baver d'admiration et nous enfler du génie des autres. Ce que nous voulons : c'est affiner notre sens de la vérité dans un commerce intime avec les choses et les êtres qui ne savent ni mentir ni corrompre ; c'est ouvrir notre âme à la beauté dans la contemplation des vérités les plus hautes ; c'est installer dans nos cœurs la bonté en y donnant audience aux meilleurs d'entre les hommes.

* * *

S'il est vrai que l'exercice des devoirs résulte d'une sorte de jaillissement intérieur que la volonté transforme en acte, il n'en reste pas moins que la complexité des relations sociales non seulement les multiplie mais exige beaucoup de réflexion. Il ne suffit donc pas de vouloir faire le bien : il faut aussi analyser la relativité du bien, la relativité des devoirs.

Le plus grand service que la science puisse nous rendre, le premier qu'on puisse attendre d'elle, c'est qu'elle constitue un exercice de pensée, qu'elle nous apprenne à choisir entre nos tendances et prépare un chemin sûr à notre volonté. « Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée, dit Pascal. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

* * *

La géométrie, mieux que la logique, nous apprend à bien penser. Au départ, elle nous propose des axiomes qui sont des vérités évidentes, simples et accessibles à tous, et des définitions où ne figurent que des termes parfaitement connus et expliqués. La géométrie se construit ensuite par des séries de raisonnements qui s'appuient sur les axiomes et les définitions, sans que nulle part ne subsiste une proposition obscure ou contraire à l'entendement. L'art de bien raisonner s'acquiert en géométrie.

Mais les raisonnements géométriques se meuvent dans un cadre simplifié, insuffisant à saisir la complexité des phénomènes

moraux. Pascal oppose déjà l'esprit de géométrie à l'esprit de finesse. Guyau fait remarquer que le mathématicien a la tendance à s'exprimer en formules et que la vie ne saurait ainsi se simplifier.

* * *

La géométrie se meut hors du monde matériel, hors des inerties, de la pesanteur, des affinités, des résistances, des intolérances, hors du jeu immense des forces moléculaires. Ici, c'est le domaine de la mécanique, de la physique et de la chimie. La mise en œuvre des forces exige leur mesure, donc une certaine approximation. De plus, les théories explicatives supposent des hypothèses dont la formulation jaillit de la méditation et de l'imagination créatrice du chercheur. Elles sont « comme un roman, comme le poème du savant ». Kepler, Pascal, Newton, comme le remarque Tyndall, avaient des tempéraments de poètes, presque de visionnaires. Mais si cette inspiration est de nature poétique, elle est constamment limitée, bridée, contenue dans les limites du possible par les exigences du raisonnement expérimental. L'activité du cerveau, qui peut aller jusqu'au délire, trouve son juste modérateur dans l'œil et la main, c'est-à-dire dans le contrôle des sens et de l'expérience.

On croit trop facilement que la faculté maîtresse du chercheur est sa capacité d'observation et on feint de croire qu'elle se définit par une certaine fidélité d'enregistrement. Or c'est là en quelque mesure le moment de moindre activité du savant. Mais il ne saurait y avoir observation que dans une sorte de sollicitation préalable de l'esprit en vue d'un problème à résoudre. C'est ce qui lui donne une valeur et une vie singulières, même quand on l'aborde à l'école élémentaire, lorsqu'on veut répondre à un pourquoi ? ou à un comment ? L'expérience, dont la science moderne fait un si copieux usage, cherche à simplifier en sériant les difficultés. Elle résulte du besoin d'analyse. Elle ne laisse intervenir les variables, ou si l'on préfère les facteurs de causalité, qu'au moment opportun.

Vous le voyez, dans cette aventure, l'esprit ne saurait être inactif ou réduit à une simple rédaction de protocole. Il met en œuvre, au contraire, toutes ses virtualités, toutes les ressources de l'imagination, des sens et des doigts. Il exige enfin une sorte de sympathie de pensée avec l'objet, une manière d'iden-

tification du penseur avec la matière pensée. Sans doute, dira-t-on, c'est apprendre à bien penser. Mais l'école peut-elle bénéficier de tels avantages, quand les élèves sont trop jeunes, quand les leçons de sciences sont trop peu nombreuses, quand les problèmes sont trop complexes ou exigent un lourd bagage expérimental ? Si les élèves ne peuvent pas retrouver eux-mêmes les solutions aux problèmes qui ont sollicité le travail des siècles et la collaboration des esprits les plus distingués, les leçons peuvent prendre l'allure de problèmes à résoudre et se dérouler suivant les exigences du raisonnement expérimental. S'ils entrent ainsi en relation avec les mécanismes de pensée des savants les plus distingués, ne peut-on espérer que leur cerveau n'en reçoive une empreinte durable ?

La science est donc moralisatrice en ce sens qu'elle ne tolère aucune tricherie de pensée, aucun bluff, aucune exagération, aucun sophisme, aucun mensonge. A quoi servirait-il de formuler une règle que les faits ne confirmeraient pas ? On ne peut ruser avec la nature. On ne peut lui faire dire ce qu'on veut. Elle ne cède pas à nos caprices et à nos désirs de gloire. Il faut au contraire lui obéir si l'on veut être son maître, si l'on veut se réaliser pleinement. Le bonheur du savant est dans la plus parfaite obéissance à la loi.

Or, une des particularités de l'activité cérébrale est la facilité extraordinaire d'association, c'est-à-dire la possibilité de passage d'un domaine de pensée à un autre domaine de pensée. Ainsi, parce que le cerveau reste identique à lui-même, on peut espérer qu'il applique à la jauge des devoirs et des plaisirs les mêmes critères qu'à celle des faits scientifiques.

* * *

Les sciences naturelles, par quoi l'on entend la biologie générale, la botanique, la zoologie, la physiologie et la géologie, méritent une place à part. Leur objet est plus compliqué que celui des sciences physiques, car l'être vivant comporte un irréductible, sa vie même, qui échappe à l'analyse du chimiste et du physicien. Mais, en raison de cet irréductible, l'étude de l'être vivant laisse dans l'esprit un élément d'incertitude, une part d'imprévu, une attitude qui tient du scepticisme et de la prudence, et qui est peut-être la meilleure préparation à une analyse

psychologique du comportement humain. Alors que le physicien affirme ou nie, souvent le biologiste distingue. Infirmité de l'esprit à comprendre la vie, mais aussi conscience de sa complexité.

Partout où la méthode expérimentale peut s'appliquer au domaine des sciences naturelles, soit en biologie générale, soit en physiologie, le bénéfice est le même qu'en sciences physiques. Les problèmes abondent. Ils se posent aussi bien à des enfants qu'à des adultes exercés. Les méthodes et les solutions ne diffèrent que par leur degré de technicité. Mais ici, comme ailleurs, il importe de bien penser.

Voici par exemple le jeu inépuisable des collections. Pierres, plantes ou insectes s'entassent sur la table de l'écolier. L'ensemble prend bientôt une ampleur étonnante en raison de ce goût passionné de l'enfant pour la possession. Mais l'excursion est finie, l'intérêt immédiat de la découverte s'est évanoui, comme la course folle, comme la compétition à qui trouverait le plus. Une forme de vie s'est retirée de ce qu'on a rassemblé avec joie. Et pourtant, c'est maintenant que commence la véritable tâche de l'école, quand il faut observer, analyser, comparer, pour que, le semblable recherchant le semblable, les formes s'ordonnent en séries. Lorsque la collection est bien classée, étiquetée, discutée, justifiée par un mémoire qui est un résumé des démarches de l'esprit, elle n'est pas seulement d'extérieur irréprochable, elle est un tout organique qui répond à une nécessité intérieure.

Darwin raconte dans son autobiographie que lors de sa croisière de cinq ans à bord du « Beagle », la nécessité de classer, d'étiqueter, de serrer et achever la mise en ordre des collections, en raison de l'exiguïté des locaux dont on dispose dans un bateau, fut pour lui un des éléments essentiels de la formation de son caractère et de sa pensée. Nécessité d'achever un travail commencé avant d'en attaquer un autre. Nécessité de faire subir à chaque élément de la collection une jauge de pensée. Nécessité de cette sorte de dissertation où chaque objet est un complexe d'idées.

De cette modeste collection scolaire, qui ne sera jamais aussi éducative du reste qu'elle sera relativement plus restreinte, il est bien facile de passer à la multitude des opinions, des événements, qui assaillent la pensée d'un homme moyen et qui exigent impérieusement un choix. L'organisation extérieure d'une activité avec emploi du temps, agenda, casiers et fichiers, n'est que

l'aspect extérieur de sa forme profonde. Aucune différence organique entre l'exercice de classement d'un écolier et l'activité ordonnée d'un adulte. D'un côté le jeu pur de l'esprit ; de l'autre le même jeu mais alourdi du poids des responsabilités. Mais si le modeste rangement de plantes dans un herbier peut être l'ébauche ou l'urgence d'un ordre dans l'esprit, quel bien immense pour sa valeur individuelle ou sociale de l'homme, quel départ heureux pour sa vie morale.

* * *

Pour les personnes qui n'entrevoient un enseignement moral que sous la forme de leçons sur les devoirs envers soi-même et envers les autres, les réflexions qui précèdent paraîtront bien hors de question. Mais qu'on y prenne garde. Pour corriger les défauts naissants de nos enfants, il n'y a probablement rien de plus odieux et de plus nocif que de leur prêter des mauvais sentiments ou des vices et à leur donner un nom, alors que l'acte est à peine conscient ou résulte de l'espièglerie de cet âge. Au contraire, ne faut-il pas suggérer à l'enfant qu'il est meilleur qu'il ne semble ? Pour instruire les enfants sur leurs devoirs, on croit bon de moraliser. Il y a de prétendus éducateurs, parfaitement désireux du bien des enfants commis à leurs soins, qui cèdent à ce penchant avec ravissement. Ils ne voient pas, qu'à répéter éperdument leurs propos vertuistes, ils ne provoquent que le dégoût. Qu'il est difficile d'être sage ! Nous préférons une méthode qui repose sur la confiance en la spontanéité du bien et en la conscience du devoir. L'école a bien mérité lorsqu'elle a développé et amélioré l'instrument de la pensée et fortifié la volonté. Il faut laisser à l'enfant le bénéfice même de son sens moral, de sa générosité d'âme et de sa volonté. Dicter un devoir, c'est refuser sa récompense intérieure à celui qui l'exerce.

* * *

Elever l'âme, l'éveiller à la vie intérieure, tel peut être le noble but de l'éducation morale. Lorsque notre corps a reçu sa nourriture matérielle, notre âme demande sa nourriture spirituelle. Mais il faut aussi la lui offrir, car, si nous n'y prenons garde, elle s'accommode bientôt de la fadeur des jours. Recherche du plai-

sir, fuite devant la douleur, accomplissement mécanique des devoirs, lassitude des besognes répétées, des réactions par trop habituelles de nos proches, dégoûts des promiscuités, petites lâchetés, accablement de nos propres insuffisances, tout cela pêle-mêle est le fonds de nos vies morales médiocres, où il ne nous est pas trop difficile, hélas ! de nous reconnaître.

Mais les meilleurs ne peuvent accepter de n'être que le miroir d'une vie exempte de grandeur. Ils ont une vie intérieure qu'ils protègent, entretiennent et réchauffent jalousement.

Pour que rayonne cette vie intérieure, il n'est pas besoin d'une vaste culture. L'homme le plus humble, sans écoles et sans livres, peut entendre chanter en lui la voix qui dit la poésie du monde. Dans l'eau distillée du laboratoire, renfermée en son flacon de verre blanc bien propre, apparaissent bientôt des algues vertes qui s'alimentent à des sources inattendues et impondérables. Il y a là une vie qui se nourrit et s'épanouit apparemment de rien.

Il ne faut surtout pas croire que le seul apport extérieur des nourritures soit efficace. Nous sommes actuellement gavés. Il n'y a nutrition véritable au point de vue spirituel que dans la mesure où — comme en physiologie — une élaboration interne préside à l'entretien et à l'exaltation de nos énergies morales. Mais celui qui n'a pas désappris la méditation, ni perdu les richesses du silence, n'accepte pas du monde extérieur le fardeau de son incohérence. Il puise ce qui convient à sa résonance propre et orne simplement le temple de son génie familier.

* * *

Il est bien certain que la nature parle à celui qui n'a pas de culture scientifique. On a même pu prétendre que la communion était plus immédiate entre elle et l'homme primitif, car ses esprits, ses lutins et ses démons rôdent autour de son âme puérile. Pourtant le dialogue change dès qu'il se situe sur le plan de la science. Il s'enrichit. Voici l'arbre au réseau serré de radicelles dont je pressens les forces moléculaires au service de la pénétration de la sève ; voici le tronc où je devine les deux courants de sève, la couronne des maîtresses branches où Léonard de Vinci recherchait une nécessaire proportion avec l'envergure du tronc. Voici les feuilles, avides de lumière, qui se disposent pour en recevoir une parcelle suffisante. Tout l'été, elles

s'appliquent à mettre en réserve l'énergie solaire. Voici la fleur et voici l'abeille. Voici les jeunes pommes vertes et drues, liées au rameau comme l'enfant dans le sein de sa mère. Dans le champ, dans la forêt, comme à l'usine, comme dans le nuage qui passe, des esprits sans nombre s'agitent autour de notre pensée, lui font leur signe d'intelligence, la colorent d'images et la peuplent de souvenirs. Elévation de l'âme, ascension morale, parce que la nature a apporté l'apaisement de son langage plein de noblesse.

* * *

La science ne connaît guère *le scepticisme*. C'est là une de ses vertus. Il y a des spectacles qui lassent lorsqu'on les a trop vus. La comédie humaine finit par perdre de son attrait. Depuis toujours les hommes aiment, haïssent, rient ou pleurent de la même façon. L'homme inchangé est resté la mesure de toutes choses. Tout a été dit sur ses espérances et ses déceptions. Nul sculpteur ne fera sortir désormais de la pierre une nouvelle Vénus de Milo. Nous sommes nés trop tard dans un monde trop vieux. A l'encontre de cette lassitude, il semble qu'il y a dans la science une possibilité infinie de renouvellement. Sans doute que les phénomènes restent les mêmes, mais les méthodes changent, ou plutôt l'outillage, ce qui permet de les aborder par un biais nouveau. Ainsi chaque école complète, enrichit ou bouleverse les théories explicatives. Illusion parfois ou progrès manifeste ? N'importe, le savant évite le scepticisme qui si souvent ronge la pensée pure. M. Arnold Reymond remarquait un jour que l'historien de la philosophie ne pouvait guère échapper au scepticisme, tandis que l'historien de la science y fortifiait sa certitude d'un progrès véritable.

* * *

La philosophie en son langage, dit que l'homme persévère en son être. Ce qui peut dire que chacun trouve en sa forme de culture, religieuse, artistique, paysanne ou artisane, l'aliment nécessaire à l'entretien de sa vie intérieure.

La part des sciences dans cette formation de notre philosophie personnelle est immense. Unies à la géographie, elles définissent notre situation dans le monde, en relation avec

l'économie générale. Unies à l'histoire, elles donnent un sens au destin de l'humanité. Unies à la psychologie, elles enseignent la prudence avec laquelle on doit discuter de progrès.

L'enfant qui dès le début de la scolarité apprend à distinguer entre les règnes de la nature, se situe pour la première fois d'une manière explicite dans l'univers sensible. Par la suite, il ne fera que préciser peu à peu ses relations avec les autres créatures et le monde inanimé. Il apprend que son espace vital ne se limite pas à ses frontières corporelles, mais qu'il s'étend jusqu'au soleil et aux confins de l'espace, et qu'il n'est pas certain qu'il ne reçoive de ce dernier des rayons obscurs indispensables à sa vie.

Les liaisons avec le monde végétal nous sont familières puisque nous recevons de lui notre plus grande part de nourriture. La science nous enseigne pourquoi les aliments carnés sont plus coûteux que les aliments végétaux, pourquoi les ordonnances sur le rationnement de guerre nous conduisent vers un régime plus végétarien.

Mais les relations de l'homme avec la nature ne peuvent se limiter au seul emprunt. Il s'agit au contraire de continuels échanges entre lui et le règne animal d'une part et le règne végétal d'autre part, à tel point que la vie animale ne saurait se développer exclusivement sans compromettre son existence même. Les êtres les plus modestes jouent leur rôle dans cet immense cycle de la matière. Alors que pour l'homme préoccupé de sa seule santé, le microbe n'est que l'agent des plus graves maladies, il devient dans la pensée de l'homme cultivé l'agent indispensable des putréfactions, par quoi les cadavres et les matières organiques retournent dissociés en leurs éléments simples au règne minéral, pour rentrer tôt après dans un nouveau cycle biologique.

A chaque instant, au cours des leçons de botanique et de zoologie, en dépit de l'abîme qui sépare l'homme des autres créatures, on rencontre des problèmes qui appellent les mêmes solutions. En effet, quel que soit l'organisme que nous considérons, partout on remarque le même besoin profond. Quelle que soit l'apparence, que l'animal soit libre ou fixé, aquatique ou terrestre, terne, modeste ou brillant, partout il manifeste le même besoin de durer, de surmonter les vicissitudes de l'existence, de composer avec les circonstances souvent adverses du milieu, de lutter jusqu'à l'extrême limite des forces, d'assurer la survi-

vance de l'espèce. Puis il meurt, sans peine semble-t-il, parce que ses forces psychiques paraissent à l'exacte mesure de ses forces corporelles.

Dans cette lutte pour l'existence, l'animal use des mêmes moyens que nous : fuite devant un adversaire puissant, mort simulée des araignées, agressivité devant les plus faibles, ruses, feintes, qui ne sont le plus souvent qu'une juste appréciation des armes ou des manques, relativement à d'autres créatures différemment conformées. Sans sortir d'une exacte description des faits, il y a là matière à ouverture intéressante et vivante de l'esprit qui plonge ainsi, par un détour inattendu, plus profondément dans sa propre humanité.

Il y a les nombreux exemples de comparaison entre l'instinct et l'intelligence où l'on saisit mieux que dans un développement didactique ce qui caractérise une pensée libre, non immédiatement et obligatoirement accompagnée d'un geste moteur, d'une pensée qui peut à la fois et sur le même plan entrevoir deux ou plusieurs solutions musculaires, dissocier donc les images mentales des images musculaires. Tandis que, tout à côté, l'instinct répète ses mouvements réflexes simples, rapides et précis, mais aveugles.

Voici maintenant les sociétés animales, depuis l'état colonial des animaux fixés jusqu'aux sociétés humaines, en passant par le communisme des Hyménoptères et les instincts grégaires des grands Ongulés. Dans la vie ordonnée de la ruche, de la fourmilière ou de la termitière, on a pu voir parfois avec ravissement, parfois avec épouvante, une préfiguration de ce que la société humaine pourrait devenir par la seule exagération du sens social, par l'abandon de la pensée autonome et individuelle, au bénéfice d'une pensée collective. Où les collectivistes ont exulté, les personnalistes ont frémi. Cependant que des observateurs plus attentifs ou plus perspicaces viennent de découvrir récemment que la ruche, contrairement aux théories traditionnelles, renferme une majorité d'abeilles individualistes ou anarchistes, paresseuses ou dilettantes, qui ne paraissent se préoccuper que fort peu du sort ou du destin de la colonie.

Voici les troupes de chevaux, de bovidés et de loups à l'état sauvage, retenues et formées par l'instinct grégaire, sans subordination apparente des individus les uns aux autres que celle de la force ou de l'âge. Problème intéressant à observer, parce

qu'il explique nos relations avec ces animaux et le succès de leur domestication. Ainsi ce n'est pas l'homme qui a créé en eux cet instinct grégaire. Il n'a fait que l'utiliser à ses propres fins. C'est parce que le chien aime à vivre en société à l'état sauvage, parce que le cheval vit en troupes et recherche la compagnie des autres êtres, qu'ils sont venus à nous et que nous avons pu aller à eux. Peut-être y a-t-il chez ces animaux le sentiment d'une subordination à l'homme. C'est peu probable. N'est-ce pas plutôt celui d'une collaboration ?

Voici le sens de l'économie, sens biologique par excellence, puisqu'il est universellement répandu chez les plantes et se rencontre chez de nombreux animaux. Réserves des grains et des œufs ; réserves du bois chez les plantes vivaces, réserves de graisses chez les mammifères aux approches de l'hiver, réserves dans la ruche et dans la fourmilière.

Limitons ces quelques exemples à l'harmonie qui unit les créatures. Mais que ne pourrait-on dire des élans éperdus de l'intelligence et de la sensibilité à la vue du ciel étoilé ? Dans quel abîme de réflexion nous plonge la considération des temps géologiques, de l'histoire des plantes et des animaux, du déplacement des terres et des mers ? Science positive que tout cela, science conjecturale aussi, mais poésie, poésie intense, où notre pensée, en un point mathématique de l'espace, tente d'étreindre des mondes !

Bienheureux l'homme que la science élève jusqu'à cette vision spectaculaire de la vie et de l'univers, où l'esprit prend la place qui lui appartient en propre, au-dessus de la mêlée et des conflits, dans la région sereine de l'espace où la méditation et la contemplation libèrent et consolent.

* * *

La leçon morale que nous donne la nature trouve sa forme la plus directe dans l'apologue et la fable. L'un et l'autre renferment un élément poétique d'évocation et de suggestion dont les grands éducateurs se sont inspirés. Pour dissiper les soucis que crée la préoccupation des besoins matériels, le Christ trouve cette image apaisante : « Laissez-vous instruire par les lis des champs, dit-il ; voyez comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Et je vous dis que Salomon même, dans toute sa

gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux ». Et voici le royaume des cieux « qui est semblable à un grain de moutarde qu'un homme sème dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les graines. Mais quand le grain a poussé, il est plus grand que les légumes, en sorte que les oiseaux du ciel nichent dans ses branches. »

Voici donc qu'une des parts importantes de l'enseignement du Christ est empruntée à la nature. Il s'adresse à des foules qui la connaissent bien, adonnées aux travaux des champs. Est-ce que les populations de nos villes le comprennent aussi bien ? Est-ce que la leçon a la même portée lorsque, au peuple des villes, la nature est sans écho ?

La Fontaine, à son tour, fait l'éloge de la fable dans la dédicace qu'il en adresse à Madame de Montespan :

> L'apologue est un don qui vient des immortels ;
> Ou si c'est un présent des hommes,
> Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

Les animaux et les plantes ne sont là que pour illustrer la comédie et le drame humains. Mais pour que la fable réussisse, il faut que les acteurs soient bien observés et que leur langage soit idoine. Enfin, du récit se dégage une leçon, une morale comme on dit. Ecoutons encore La Fontaine :

> Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
> Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
> Une morale nue apporte de l'ennui :
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

C'est un peu comme on enrobe dans du sucre un médicament de goût trop certain. Ça le fait passer sans grimace.

Quelque précaution que l'on prenne pour éviter l'écueil d'un finalisme trop facile, il n'en reste pas moins que les actes des animaux et des plantes paraissent intentionnels et tendus vers un but. Voyez de quels soins les oiseaux et les mammifères entourent leur progéniture. Voyez avec quelles couleurs et quels parfums les plantes saluent la naissance de leurs graines et de leurs fruits. Ici, sans discours, le cœur s'émeut comme aux manifestations les plus belles de l'amour maternel. Voici la tortue et voici le lézard. D'un côté la sécurité sous une carapace, de l'autre le risque sans protection apparente. Mais le prix de la sécurité, c'est la lourdeur, la lenteur et l'épaississement de l'in-

telligence, tandis que le risque a fortifié les muscles, tonifié les réflexes, meublé le cerveau de ruses et de feintes. Le moment n'est-il pas indiqué ici de saluer en la douleur et la nécessité l'espoir des victoires spirituelles ?

* * *

Et voici maintenant les biographies de savants !

Dans ses « Essais de morale et de critique », Renan rapporte comment J. de Maistre dépeint la science « les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, se traînant souillée d'encre et toute pantelante sur le chemin de la vérité, en baissant vers la terre son front sillonné d'algèbre ». Et Renan ajoute :

« En effet, on peut se sentir humilié de pénibles investigations et trouver la vérité bien irrévérencieuse de se rendre si pénible pour le savant. Mais nous ne devons pas rougir de paraître pédants, si pédant veut dire sérieux et patient. Certes, continue Renan, il serait plus commode de pouvoir, sans se déranger de son fauteuil, atteindre la règle indubitable. Malheureusement la vérité est roturière, elle est peu sensible aux grands airs ; elle ne se livre qu'aux mains noircies et aux fronts ridés. Qu'y faire ? Est-ce notre faute si cette fière déesse exige de ses adorateurs un long noviciat d'apprentissage et d'œuvres serviles, si elle est comme le royaume des cieux, qui souffre de violences, et que les violents seuls ravissent. »

L'exemple des savants ne nous enseigne donc pas une morale de tout repos et à l'usage des gens du monde. Il est au sens commun un abandon de la vie facile, une privation des plaisirs, une limitation combien dure de l'horizon intellectuel par nécessité de concentration, une lutte combien acharnée et épuisante pour contraindre une nature ambiguë à avouer ses secrets. S'il n'y avait que cela ? S'il n'y avait que la nature à vaincre ? Mais il y a les hommes, les routines, les traditions et les enseignements vénérables, les cheminements classiques de la pensée, les objections sans cesse renouvelées à réfuter, la peur du scandale, le vertige de la solitude intellectuelle. Et si la gloire enfin doit venir : le danger des grimaces laudatives, la tentation de fuir le laboratoire pour respirer l'encens, et cette autre tentation de forcer son génie par l'abandon des méthodes rigoureuses.

Après cinq ans de guerre, tous nous sentons monter en nous le désir immense de luttes pacifiées. Plus loin encore, nous laissons errer notre rêverie dans la béatitude d'une paix perpétuelle. Mais, qui ne voit que cet état marquerait la mort du monde ? C'est alors que l'intelligence, la raison, les plus hautes vertus, courraient les plus grands risques. Car la crainte des ambitions des nations voisines est l'aiguillon nécessaire. Acquérir et créer est œuvre de jeunesse ; jouir est œuvre de décrépitude.

Est-ce donc que l'on prêche ici le culte de la guerre ? Non, certainement non ! Mais il faut prêcher la sainteté de la lutte. Il faut créer l'obstacle afin de stimuler l'effort. Il faut supprimer la guerre, mais il faut conserver les héros. On ne peut songer à orienter la lutte dans le champ du libéralisme économique, plus cruel souvent que la guerre. Alors, si ce n'est dans l'âpre concurrence, ce ne peut être que dans l'ordre de l'esprit. C'est là que l'on peut convier la jeunesse, dans ce champ où s'affrontent les âmes les mieux trempées, où la gloire est lente à venir, où les victoires ne s'obtiennent que dans la sueur et la peine, où les problèmes sans cesse renouvelés appellent constamment de nouvelles forces et de nouveaux courages. Lutte contre le mal, lutte contre le vice, lutte contre la misère, lutte contre l'ignorance, lutte pour plus de vérité. Au travers de l'histoire, bien des savants ont lutté ou sont morts pour le triomphe de plus de vérité. Leur exemple invite la jeunesse à de nobles combats. Combat de l'homme avec la nature ; prière qui veut son exaucement ; combat de l'homme avec l'ange, jusqu'au matin triomphant. La jeunesse consent à vivre et à mourir pour une cause qui lui agrée. Certes, elle l'a prouvé en ces années de démence. Mais, dans la paix retrouvée, ne pourra-t-on lui proposer un idéal de vie plutôt qu'un idéal de mort ? Et l'idéal de la Science ne sera-t-il pas parmi les meilleurs qu'on puisse lui offrir ?

* * *

Notons bien ici les insuffisances d'une morale biologique. Parmi les leçons de la biologie générale, il en est une d'un grand intérêt : c'est celle qui définit la place de la bouche dans l'organisation d'un Artiozoaire. L'animal, qu'il soit un ver, un poisson ou un mammifère, porte sa bouche dans la direction du mouvement car, s'il se déplace, c'est pour chercher sa nourriture.

Pour s'éclairer dans son mouvement, pour se renseigner sur les choses à manger, les organes des sens sont disposés tout auprès et une centrale nerveuse élabore les sensations et coordonne les réflexes. Tout cet ensemble constitue la tête. Il est donc facile de conclure : les sens et le cerveau ont été faits en vue de la bouche. C'est tout à fait exact. A ce moment, un sourire erre sur les lèvres de l'auditoire, car, en dépit des différences qui éloignent l'homme des créatures inférieures, chacun déduit de la biologie des considérations qui ressortissent à la morale et au matérialisme pratique : « mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». On a tiré de même des conséquences morales des théories de Malthus sur la population. Alors que ce savant analyse dans un livre admirable la relation numérique qui lie les nourritures disponibles au taux normal de la fécondité, on a cru pouvoir y justifier une limitation exagérée des naissances. De la lutte pour la vie qui, dans les idées de Darwin, explique la sélection naturelle et la survivance des plus aptes, certains ont justifié leur rapacité, leur brutalité, étouffé leurs pâles remords. C'est ainsi qu'à la suite de l'intelligence, la science vient au service de la passion pour en expliquer et en excuser les débordements. Mais la science en serait-elle fautive ? Les hommes pervers n'ont pas attendu ses progrès pour donner carrière à leurs vices. Et retomberait-on dans l'ignorance de la barbarie que la brutalité et l'attitude répugnante de celui qui ne songe qu'à donner carrière « au gorille lubrique et féroce » n'en seraient pas diminuées. Il y a là pourtant une indication pour l'enseignement. En sortant de l'animalité, l'humanité a dépassé le cadre de la morale biologique. A l'occasion, ne convient-il pas de le souligner ? A trop parler de la parenté organique, fonctionnelle et psychique de l'homme et des créatures inférieures, on cause chez certaines natures délicates un véritable scandale.

« Il est dangereux, dit Pascal, de trop faire voir à l'homme, combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre. S'il se vante, je l'abaisse, s'il s'abaisse je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

* * *

Nécessité d'une collaboration de la science et de la religion : une ancienne exigence que l'on ne saurait trop rappeler. Autour d'un malade se taisent les discussions vaines. L'humanité est malade. On n'entrevoit pas encore les signes annonciateurs de sa convalescence. Ni les richesses, ni les loisirs, ni les ondes de l'espace, ni la conquête des terres lointaines, ni le livre, ni la parole, ni l'histoire, ni la prédication n'ont pu enrayer le mal. Et tous ceux qui ont été commis à la santé morale du monde doivent confesser leur déplorable défaite.

Sans doute qu'après la guerre vient l'après-guerre, à défaut de la paix. Mais que sera-ce ? Ne ferons-nous que passer d'un délire à un autre : de l'orgie de la dévastation à l'orgie de la production, de l'horreur des blessures à l'orgueil de la vie, des hécatombes à la surpopulation, des terres bouleversées aux verdures triomphantes, des morts oubliés aux familles reconstituées, des cris d'agonie aux fanfares d'épopée ? Ne pouvons-nous donc espérer davantage ? Pour que se referme la blessure de Tristan ? Pour que renaisse la confiance et l'espoir ?

Dans cette espérance d'une humanité renouvelée, la science ne saurait abandonner ses méthodes et sa recherche passionnée de la vérité. C'est là sa tâche. Il faut enseigner à mieux penser, tant que sévissent les oppressions, les égoïsmes et les instincts de domination.

Mais une telle attitude est insuffisante. La science n'est pas maîtresse incontestée des cœurs et des volontés. Elle doit apprendre à connaître ses limites et collaborer avec les puissances du bien qui œuvrent à côté d'elle. Elle a mieux à faire qu'à s'isoler dans l'orgueil de sa noblesse. A elle de reconnaître à côté de l'urgence du vrai l'urgence du beau et du bien. Comment ignorerait-elle les bienfaits de la religion chrétienne ? Ne sert-elle pas le même Dieu ? Car si Dieu est Dieu de vérité, la recherche scientifique ne peut être qu'un acte religieux. Et ne faut-il pas que les serviteurs d'un même Dieu se comprennent et unissent leurs efforts ?

La science ne saurait prétendre qu'elle dissipe le mystère émouvant du cœur, son aspiration vers ce quelque chose d'infiniment grand qui la dépasse ? N'y aurait-il pas pour le savant

danger à le nier ? « On est bien près de tout croire, disait Gœthe, quand on ne croit à rien. » Et Chateaubriand reprend le même thème : « on est bien près de croire, quand on ne croit rien. On a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses ; et l'on ouvre des antres de sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. » On aurait peine à partager de telles pensées, si l'on n'assistait pas aujourd'hui à une recrudescence de l'astrologie et de l'occultisme. Nos religions supérieures sont notre vraie sauvegarde contre les superstitions. Saluons donc le temps qui vient, où une science et une foi, purifiées et pacifiées, serviront ensemble dans le temple de Dieu.

L. Baudin.

Les constantes de l'école

Notre époque vit sous le signe de la confusion. Les mots ont perdu toute consistance : leur signification varie le plus souvent avec celui qui les emploie, si bien qu'on ne se comprend plus. Aussi éprouve-t-on chaque jour de façon plus aiguë la nécessité de restituer aux termes leur véritable sens. Du même coup, on sent le besoin de repenser les problèmes fondamentaux, de les situer dans la totalité qui leur confère leur véritable relief. Ce travail est d'autant plus urgent que nous traversons une période de transformations ininterrompues. C'est ainsi qu'aujourd'hui il ne suffit plus de répéter : « Il faut adapter les institutions aux circonstances ». Les circonstances, en effet, se déroulent et se modifient à un rythme tel qu'à vouloir opérer cette adaptation, on risque de disloquer complètement les institutions et, finalement, de les ruiner. Il ne suffit plus aujourd'hui d'adapter, il faut définir, il faut fixer, il faut prendre